

LUIGI BALZAN, LES RIVIÈRES ET LE CLIMAT
DE L'ORIENT BOLIVIEN
DANS LA PRESSE DE SON TEMPS

par

ALAIN GIODA

et

ANA FORENZA

(archiviste e. r., Archives et Bibliothèque nationales de Bolivie, Sucre)

Des recherches pour retrouver les éventuelles relations du passage du naturaliste Luigi Balzan dans l'orient bolivien ont été faites dans la presse locale de l'époque. Les résultats sont maigres concernant le département du Beni où l'on ne retrouve, conservés à la Bibliothèque nationale de Sucre, que douze périodiques édités courant du XIX^e siècle.

Cela s'explique par la modestie de sa population car Trinidad, la capitale administrative, ne comptait alors que 3 000 âmes environ⁵⁴³ et l'ensemble du Beni de 25 000 à 30 000 habitants. Ce département jouissait, par ailleurs, d'une fort mauvaise réputation de « petite Sibérie bolivienne », car il était surtout connu comme un lieu d'exil, celui des opposants politiques au gouvernement.

Cependant, si la presse du Beni paraît méconnaître le périple de Balzan, les journaux de Santa Cruz et en particulier *La Estrella del Oriente* font une place à l'annonce de son passage dans cette ville d'environ 18 000 habitants en 1900, l'unique cité digne de ce nom de l'orient bolivien.

LES TRACES DES SCIENTIFIQUES ET DES MISSIONNAIRES

L'indication du passage de Balzan à Santa Cruz est succincte : « Il y a quelques jours est arrivé dans notre ville le Prof. Luigi Balzan [...] venu en Bolivie pour récolter des données sur notre pays pour le compte de la Société géographique italienne... » (*La Estrella del Oriente*, 17 novembre 1892.)

Luigi Balzan y résida du 15 novembre 1892, venant de Trinidad, au 3 janvier 1893, date à laquelle il partit pour Asunción via Corumbà.

Il est à noter que Santa Cruz attire alors différents voyageurs distingués. Quelques mois avant l'arrivée de Balzan, un autre scientifique, le botaniste Otto Kuntze, est signalé par *La Estrella del Oriente* (16 juin 1892). Un autre voyageur important est le frère Pablo Fernández, un franciscain,

qui effectua, à la même époque que Balzan, un périple similaire. Toutefois, il termina son voyage en rentrant à La Paz et non pas, comme Balzan, en se dirigeant vers Santa Cruz puis Puerto Suárez. Frère Pablo avait visité, à partir du 1^{er} juin 1892, les missions du Bopi et du Beni : Covendo, San José, Santa Ana, Tuamas, Reyes et Tumupasa. Il administra la confirmation à plus de mille personnes à Reyes, ce qui confirme bien l'état de déchristianisation, évoqué par certaines sources d'époque, comme la dégradation morale que déplore Balzan.

On peut en conclure que les voyageurs de ces régions orientales, qu'ils obéissent à des raisons scientifiques ou religieuses, étaient suffisamment rares et considérés comme importants par le microcosme de la bourgeoisie locale pour que leur passage soit évoqué systématiquement dans une presse dont l'audience ne touchait qu'une élite économique dans la Bolivie de la fin du XIX^e siècle.

Cette recherche dans la presse ancienne a permis aussi de retrouver un texte émanant de Pedro Suárez, député du département du Beni – toujours inséré dans *La Estrella del Oriente* des 30 novembre, 7 et 10 décembre 1892. Il présente un indéniable intérêt pour l'approche de l'hydrographie du Beni et des régions voisines du Brésil ; il est contemporain du voyage de Luigi Balzan : il se rapporte aux mêmes régions, et, surtout, il est écrit par un Bolivien, fin connaisseur de la zone.

LES RIVIÈRES DE L'ORIENT BOLIVIEN

En préambule, Suárez exprime son credo par une citation : « Chercher les rivières qui sont les chemins que Dieu ouvrit afin que l'Homme connaisse le Monde », empruntée au Français Louis Blanc⁵⁴⁴. Puis il enchaîne : « L'exploration et la navigation sur les principales rivières de Bolivie sont appelées à produire une grande transformation sociale et économique de la République, en ouvrant de nouvelles perspectives de transformation économique et sociale. » (*La Estrella del Oriente*, 30 novembre 1892.)

Pedro Suárez présente ensuite le plan de son long article qui comprend trois parties : la première sur l'hydrographie ; la deuxième, sur les peuples des « Indiens sauvages » ; quant à la troisième, elle correspond à un plaidoyer *pro domo* pour son travail de député. Nous en produisons et commentons ici les passages les plus significatifs.

*Le Purus*⁵⁴⁵

« Je m'occuperai, en premier lieu, de cette rivière car elle est le débouché principal des produits de notre pays vers les marchés étrangers. Cette grande activité économique est due à la facilité de la navigation à vapeur dans ses eaux. En 1865, son bassin et ses rives n'étaient pas encore peuplés [pour Suárez, les Indiens de la forêt amazonienne sont

quantité négligeable] jusqu'à ce que William Chandless, envoyé par la Société géographique de Londres, explore son cours en levant une carte topographique. Au début de 1872, une population de 2 000 personnes colonisait déjà ses rives. La première compagnie fluviale fut la *Compañía Fluvial del Alto Amazonas* qui effectua son premier voyage en décembre 1869, mais alors le fret transporté généra seulement 200 000 reis brésiliens correspondant à 100 pesos ou bolivianos.

De 1870 à 1890, la population riveraine augmenta beaucoup à cause de l'exploitation des hévéas et du commerce du caoutchouc favorisés par la facilité de la navigation. Tout cela pour le plus grand profit du Brésil. Aujourd'hui [en 1892], le bassin du Purus a plus de 67 000 habitants, sans compter les Indiens (environ 100 000), disséminés sur ses 600 km de berges. Le Purus ne possède pas de véritable agglomération structurée, hors des exploitations d'hévéas et de sa transformation locale en caoutchouc. Ces dernières rapportent en moyenne de 500 000 à 600 000 pesos lourds par an. Le Purus est desservi par trois grandes compagnies fluviales, toutes brésiliennes (en dehors des nombreux vapeurs armés par des entreprises artisanales) : *Amazonas Limitada*, *Pará y Amazonas* et *Manaos*. Chacune des trois grandes compagnies arme un vapeur par mois mais, dans de nombreux cas, c'est insuffisant du fait du grand tonnage à transporter, et de petits armateurs sont alors contractés. Le Purus génère un commerce extérieur de plus de 5 000 000 de pesos lourds et importe pour 4 000 000 de denrées. Le volume de caoutchouc raffiné qui est exporté dépasse 2 000 t par an. Ce caoutchouc passe par le Para, sans compter celui qui s'expédie de Manaus vers les marchés des États-Unis et d'Europe. Selon la douane brésilienne de Manaus, on a exporté les tonnages suivants : en 1883-84, 1 952 ; en 1884-1885, 1 648 ; en 1885-1886, 1 967 ; [...] 2 143 ; en 1889-1890, 2 175. Depuis 1890, la dernière fois que je me suis rendu au Brésil, l'exportation de caoutchouc a dû augmenter fortement du fait de l'afflux de la main-d'œuvre de l'État [brésilien] du Ceará sur les berges du Purus. »

Pedro Suárez ajoute dans sa conclusion sur le Purus : « ... En tant que représentant élu du département du Béni, en 1890, j'ai sollicité, à la Chambre des députés, l'implantation d'un bureau de douane bolivien sur le Purus puisque, de nos jours, le seul à percevoir les droits à l'exportation et à l'importation des produits est le gouvernement brésilien. » (*La Estrella del Oriente*, 10 décembre 1892.)

L'Acre ou l'Aquiri

L'Acre, de nos jours, forme un grand cours d'eau qui donne son nom à un État du Brésil, république fédérale, depuis la perte de ce territoire par la Bolivie en 1903.

« Cette rivière, durant la saison des pluies et spécialement de décembre à mai, est navigable par des bateaux de fort tonnage qui la remontent,

jusqu'à la confluence avec le Yari, sur une longueur de 360 km. En amont de cette confluence, des bateaux plus petits peuvent encore la remonter sur 200 km. L'Aquiri naît dans la cordillère orientale des Andes et c'est un affluent du Purus, de plus de 800 km de long. De son bassin, sont exportées plus de 700 t annuelles de caoutchouc et cette quantité augmente chaque jour. Son commerce s'appuie sur plus de 15 grands bateaux à vapeur et de nombreuses embarcations plus petites. L'Aquiri a 12 000 habitants sur ses berges, hors ceux de la race indigène. Cette rivière fait partie intégrante du territoire bolivien pour la plus grande partie de son cours et il est nécessaire donc qu'une petite douane y soit installée pour la perception des taxes de l'État. »

Pedro Suárez renchérit dans sa conclusion :

« ... D'après les données que j'ai recueillies à la douane de Manaus et chez des industriels du Purus et de l'Aquiri, l'exportation du caoutchouc par ces deux rivières génère plus de *1 000 000 pesos lourds* [en italique dans le texte original pour montrer l'importance de la somme] et, à la Bolivie, il reviendrait, de plein droit, un tiers (voire plus) de cette somme. Il n'est pas possible que le gouvernement du pays néglige cet aspect financier d'une importance considérable pour le futur de la Nation. » (*La Estrella del Oriente*, 10 décembre 1892.)

Le Beni ou le Manubeni, rivière du Vent

« Cette rivière est l'une des plus connues du pays et le département homonyme [dont Suárez est le député] bénéficie largement de ses exportations. Tout son cours qui se développe sur 1 600 km est connu depuis les années 1879-1880 quand l'explorateur Nord-Américain Edward Heath. Son lit atteint 550 m de large. Il est navigable par les bateaux à vapeur en amont des rapides de Cachuela Esperanza (dont la chute est de 10 m et qui sont à 18 km avant sa confluence avec le Mamoré) jusqu'à Puerto Salinas dans le canton de Reyes. Une petite barge de la société Braillard & C^{ie} (fondée par un Français) y navigue de façon permanente. Les principaux établissements commerciaux et de transformation du caoutchouc sont les suivants : à Cachuela Esperanza, Suárez & frères ; sur l'Orton, Antonio Vaca Diez ; à Riberalta, Braillard & C^{ie}, Suárez & Mancilla, Velasco & C^{ie} et deux autres entreprises ; et, en remontant le Beni, Augusto Roca & Frères, Fabián Roca, Antonio Roca, etc. »

Le poste de Riberalta sera choisi en 1893 comme siège de la nouvelle capitale régionale des délégations du Territoire des colonies du Nord-Ouest. L'agglomération était née spontanément, seulement une dizaine d'années auparavant, en 1882 (Crespo, 1909). Sa croissance rapide fut favorisée par son site qui est abrité des crues, une caractéristique rare dans toute la région. Son nom, « rive haute », souligne le fait que la terrasse est à vingt ou vingt-cinq mètres au-dessus des basses eaux du Beni

(*La Revista Colonial*, 20 septembre 1894). La population totale riveraine du Beni est de 2 000 habitants et Suárez ne donne aucune estimation du nombre des Indiens de la forêt.

En 1890, le nom des exploitations, celui de leurs propriétaires et le nombre de leurs travailleurs était connu, d'après Felipe Valdivieso (*El 15 de Abril*, 9 novembre 1890). Au total, le río Beni disposait alors de 22 exploitants du caoutchouc, avec 1 398 employés⁵⁴⁶ ou péons. Mais le plus important était le roi du caoutchouc, le D^r Vaca Diez qui disposait à lui seul de 450 travailleurs.

Le Madre de Dios ou le Manutata, rivière Père

« Cette rivière est le plus grand affluent du Beni et sa largeur est même supérieure à ce dernier. Elle naît au Pérou dans le département de Cuzco, au sein de la cordillère andine de Carabaya, et son cours est de 1 500 km. Son lit comporte quelques îles, mais ces dernières n'empêchent pas la navigation, et les bateaux à vapeur le remontent sur 500 km pour le plus grand profit de la Bolivie et du Pérou car, en plus du caoutchouc, son bassin est riche en noix du Brésil, *sarza* (salsepareille), *copaibo* (ivoire végétal), fèves de cacao, etc. Les berges de cette rivière sont d'accès difficile car elles sont inondées généralement en période de hautes eaux. Les principales exploitations industrielles du caoutchouc sont celles d'Augusto Roca & frères, Nicanor Salvatierra, Cárdenas, Mariaca et de Farfán. La population du Madre de Dios bolivien dépasse 2 500 personnes. »

En 1890 et en descendant la rivière, l'effectif des propriétaires était de 8, qui employaient 830 personnes, mais un seul dominait, Roca & frères, avec 400 employés. Quant à la douane de Villa Bella (confluence Mamoré-Beni), elle comptait alors une population de 80 personnes.

Selon le recensement des propriétaires des exploitations du caoutchouc, le nombre total des habitants des ríos Beni et Madre de Dios était, en 1890, d'environ 2 500 (*El 15 de Abril*, 1890) et donc inférieur de presque 50 % à l'estimation de Pedro Suárez (4 500). Sur le seul Madre de Dios, la population des stations ou barracas du caoutchouc aurait été de 870 habitants en 1890 contre 2 500 en 1892.

L'Orton ou le Datimanu, rivière des Tortues

Le río Orton ou Orthon était devenu, à partir de 1880, le fief d'Antonio Vaca Diez qui y avait transféré ses activités pour répondre à l'appel des Indiens caripunas. Sur ses berges, il exploitait de très riches gisements d'hévéas.

« Cette rivière coule parallèlement au nord du Madre de Dios, à une distance variant entre 25 et 40 km de ce dernier. Il semble qu'elle naisse près de Carabaya et que son cours mesure 800 km de long. Elle est navigable

sur 500 km et son bassin est riche en hévéas et le dernier établissement industriel se trouve à 200 km en amont de sa confluence avec le Beni. »

Vaca Díez y contrôlait tout le commerce. La barraca Orton, la plus prospère et installée en rive gauche à la confluence Orton-Beni, comptait 450 habitants en 1890, ce qui en faisait aussi la plus peuplée de toutes les exploitations du caoutchouc⁵⁴⁷. Les autres affluents du Beni dont les bassins produisent du caoutchouc sont l'Ivón, le Genejuaya ou Gene-Guaya ou encore Geneshuaya et le Madidi (où existe une mission).

L'Abona ou l'Abuná

« Les sources de cette rivière sont inconnues et l'Abona se jette, après plus de 900 km de cours, dans le Madeira qui correspond lui-même à la Haute Amazone. Ce sont ses derniers 500 km qui sont intéressants car alors il est assez large pour la navigation quand son lit atteint 70 m au minimum. L'Abona est navigable, mais il comporte aussi des rapides, selon les tribus sauvages. Son potentiel économique est important du fait de la richesse de ses ressources naturelles. »

LE MYTHE D'UNE NAVIGATION AISÉE DANS L'AMAZONIE BOLIVIENNE

Peut-être le fondateur involontaire de ce mythe est-il le scientifique français Alcide d'Orbigny, qui parcourut et décrivit une grande partie de la Bolivie, entre 1830 et 1833, sauf la région de Caupolicán, aujourd'hui le bassin du haut Beni, où il se contenta de sources de seconde main.

Néanmoins, d'Orbigny écrivit et publia, avec toute son autorité de fils spirituel de Humboldt, des observations très catégoriques :

« Caupolicán est peut-être, sous le rapport des voies de communications, la plus favorisée de toutes les provinces [de Bolivie], étant arrosée par des rivières navigables, auxquelles on ne paraît pas avoir songé... Conçoit-on [...] qu'ayant à sa disposition une magnifique rivière comme le Beni on ne se soit servi jusqu'à présent, d'Isiamas [Ixiamas] à Cavinás, que de simples radeaux, tandis qu'à Mojos on naviguait, depuis un siècle et demi, avec des pirogues ? Il n'est pas douteux que cet état arriéré de Caupolicán, même relativement aux provinces voisines, ne provienne que du manque de communications... Avec des moyens, aussi faciles que la navigation, on peut juger ce que deviendront Cavinás, Isiamas et Tumupaza [Tumupasa], quand des bateaux à voile ou à vapeur pourront transporter leurs produits, quel que soit le poids, d'un côté jusqu'à Apolo, par le Tyché [Tuichi], de l'autre, jusqu'à peu de distance de La Paz, par les ríos Mocéténès [Mocetenes] et Bogpi [Bopi ou Boopi]. » (1844, t. 3 : 395.)

D'Orbigny ne considérait que la remontée par les bateaux à vapeur venant de l'Amazone et du Madeira. Ainsi les Brésiliens remontèrent,

dès 1869, jusqu'aux rapides les plus en aval, avec l'expédition des frères Keller. Toutefois, en descendant le cours des rivières issues des sommets de la cordillère orientale des Andes, soit simplement des villes de la plaine comme Santa Cruz de la Sierra et Trinidad, cette facilité de navigation était illusoire. La situation était identique, avec une navigation très difficile sur les voies fluviales entre le Pérou et la Bolivie.

Les voyages sur le Béni et le Mamoré étaient très lents en 1832, lors du passage de d'Orbigny dans l'orient bolivien, et ils restaient encore bien problématiques, du temps du voyage de Balzan : « ... Il est évident que ce voyage en descendant la rivière de Riberalta jusqu'à San Antonio par les rapides de Cachuela Esperanza, Riberon, Girao [déjà sur le Madeira] et Calderon del Infierno qui dure de douze à quinze jours pourrait se faire en trois ou quatre jours sans ces obstacles naturels. » (*La Revista Colonial*, 10 septembre 1894.)

Les communications fluviales dans l'ancienne province de Caupolicán étaient tellement difficiles que l'on dut attendre 1894 pour trouver un passage, un isthme terrestre de quelques kilomètres, entre le Pérou et la Bolivie. Ce passage étant encore donc inconnu du temps de Balzan et ce dernier ne se déplaça pas en direction du Pérou. Voici comment *La Revista Colonial* du 20 septembre 1894 reporta la découverte de cette nouvelle voie de communication :

« Le 31 août, les entrepreneurs de l'exploitation El Carmen du Madre de Dios furent surpris par la visite du Péruvien Carlos Fermín Fitzcarrald ou Fitzcarraldo [un personnage devenu mythique dans le monde des explorateurs pour sa traversée, en bateau démonté, de cet isthme de l'Amazonie]. Fitzcarrald, après son retour d'Europe, importe des denrées d'outre-mer pour les distribuer dans les différentes exploitations de caoutchouc à la confluence de l'Urubamba et du Tambo et à celle du Cerjali et du Manu [un gros affluent du Madre de Dios]. Le point de départ de Feiscarrald fut un petit affluent de l'Urubamba [le fleuve qui draine la vallée sacrée des Incas au Pérou]... Sa route lui fut indiquée par les Indiens sauvages piros qui accompagnèrent Feiscarrald jusqu'au Manu. La navigation peut se faire en peu de temps, avec des gros bateaux à vapeur jusqu'à la confluence Urubamba-Camisea. En remontant ce dernier, Feiscarrald arriva à un petit isthme de seulement deux miles environ de large et, là, en cinquante minutes, il put tirer sur la terre ferme, grâce à ses alliés indiens, ses embarcations et chargements jusqu'aux eaux du Cerjali, un affluent du Manu où se trouvent ses exploitations de caoutchouc. »

La conclusion de l'article de *La Revista Colonial* est triomphaliste : « Le Beni s'ouvre au Monde entier et il attend seulement la nécessaire impulsion des gouvernants. » Toutefois, aujourd'hui encore, les rapides empêchent le désenclavement fluvial du Beni et du Mamoré, après l'abandon du chemin de fer Madeira-Mamoré⁵⁴⁸, et l'isthme de Fitzcarraldo est retourné à la forêt vierge. Rêve et réalité ne concordèrent pas toujours dans l'histoire de la Bolivie orientale...

LE CLIMAT ET LA NATURE DU BENI ET DE L'ORIENT

L'article de Pedro Suárez (*La Estrella del Oriente*, 30 novembre, 7 et 10 décembre 1892) donne aussi une description du climat :

« Le climat des régions baignées par le Beni, Madre de Dios, Orton, Abona et Aquiri, qui sont localisées entre les parallèles 9° et 12° de latitude S, est perçu comme humide car les eaux débordent de plusieurs kilomètres de leur lit lors des crues de saison des pluies qui sont importantes. Il ne se rencontre que très peu de points hauts et l'impression pour le voyageur est celle d'une grande monotonie. Les rivières et leurs rapides deviennent les principaux accidents topographiques. Le sol est en général argileux et de couleur jaune. Les températures diurnes des mois de mai jusqu'en août sont fraîches et agréables allant de 16° à 22° C de 5 à 6 h et de 26° et 30° C entre 10 et 16 h. Les nuits sont humides. Le climat n'est pas aussi délétère que l'on veut bien le dire car le paludisme se soigne facilement avec la quinine. »

Dans cet extrait, Pedro Suárez, dont les intérêts sont intimement liés à ceux des maîtres du caoutchouc, omet d'évoquer la forte mortalité dans les exploitations d'hévéas et de transformation de la matière première.

Dans la bouche d'un autre député, M. Ballesteros, élu de La Paz, l'environnement des délégations du Purus et du Madre de Dios⁵⁴⁹ est magnifié en termes emphatiques lors de la session parlementaire du 2 octobre 1900 :

« Bien que toutes les régions de la République soient favorables à la colonisation [des Blancs]... aucune n'est plus favorisée que la grande région du nord-ouest par la richesse de ses sols, la facilité de la navigation sur ses rivières qui ont un accès direct à l'Atlantique, la bonté de son climat et la variété immense de ses fruits, sa flore et sa faune d'une diversité exubérante. » (Collectif, 1901.)

Cette déclaration fut faite juste quelques mois après la publication du décret suprême du 8 mars 1900 qui créa le Territoire national des colonies du Nord-Ouest (embryon du département actuel du Pando). Bref, il est clair que le député Ballesteros n'a jamais foulé la région et Pedro Suárez était plus près des réalités du terrain, huit années auparavant, en écrivant que la Bolivie avait complètement oublié les deux délégations du Purus et de la Madre de Dios. Les premiers administrateurs boliviens, Guttierrez et Manuel Ballivián, ne seront d'ailleurs envoyés qu'en 1893, soit postérieurement au passage de Balzan (Crespo, 1909).

Le climat de toute la région, comprenant les deux délégations du Purus et du Madre de Dios et les départements du Beni et de Santa Cruz de la Sierra, était tellement « bon » que d'Orbigny notait en 1833 au sujet de la petite mission de Santa Cruz del Valle Ameno ou de Apolobamba, située à Caupolicán : « Les fièvres intermittentes se sont maintenant emparées du bourg. » (T. 3 : 375.)

Les conditions climatiques de toute cette vaste région de plus d'un million de kilomètres carrés étaient si irrégulières que Balzan eut à souffrir une grande sécheresse dans l'orient du pays, celle de 1892. Cette sécheresse avait commencé déjà en 1891, dans la grande province de Cordillera, au sud de Santa Cruz, que l'explorateur italien ne visita pas, mais qui fournissait une part non négligeable des Indiens emmenés de force au Béni (ou Apolobamba) et souvent mis en esclavage pour dettes par les propriétaires d'exploitations du caoutchouc⁵⁵⁰.

La sécheresse de 1891-1892 correspond aussi au dernier grand soulèvement des tribus des Guaraní-Chiriguanos dans la province Cordillera, en janvier de 1892. En effet, la presse de Santa Cruz rapporte que l'absence totale de pluies alarmait les propriétaires terriens de la province de Cordillera où la sécheresse était telle que des rivières avaient tari. Or, de mémoire d'homme, jamais un seul de ces cours d'eau ne s'était asséché complètement. Les prévisions agricoles, par conséquent, étaient très mauvaises (*El Guapay*, 1^{er} novembre 1891).

Les Guaraní-Chiriguano de la province de Cordillera furent définitivement vaincus le 28 janvier 1892 à Kurujuky, près de Monteagudo. Cette ultime bataille sonna le glas de près de quatre siècles de farouche résistance du dernier réduit d'Indiens restés libres dans les Amériques. Leurs chefs furent exécutés en février 1892 (Pifarré, 1989). Cet écrasement facilita la mise en esclavage (à peine déguisé) car de nombreux guerriers et leurs femmes furent déportés vers les concessions d'hévéas du Beni et du Purus (*La Estrella del Oriente*, 28 décembre 1892).

Dans cette province de Cordillera, la sécheresse se poursuivra en 1892, atteignant ensuite les villes de Santa Cruz de la Sierra et de Tarija et leurs campagnes qui en souffrirent beaucoup. Si cet épisode caniculaire n'apparaît pas explicitement dans les informations de la presse provinciale, l'explication en réside dans la priorité accordée à l'ultime soulèvement guarani et à la grande peur qu'il provoqua chez les colons créoles (*La Estrella del Oriente*, 2 novembre 1892).

Cette sécheresse, qui gêna l'avance de Balzan depuis Trinidad jusqu'au río Paraguay, se retrouve dans la presse de Santa Cruz, qui évoque ainsi la province de Chiquitos que traversa ensuite le scientifique italien : « L'absence des pluies dans cette province cause d'immenses dommages car les champs ont été brûlés par le soleil et le bétail, faute de pâturages, est en train de périr en grand nombre... » (*La Estrella del Oriente*, 3 septembre 1892.)

Une vingtaine de jours plus tard, on lit encore : « À Santa Cruz, à cause de la saison tellement déficitaire en pluies et des difficultés actuelles, il est indispensable, sans possibilité de report ultérieur, d'assurer la réalisation d'un réseau urbain de distribution d'eau potable... » (*La Estrella del Oriente*, 21 septembre 1892.) Cette sécheresse durera jusqu'à la fin de septembre 1892 à Santa Cruz (voir la documentation des archives de la cathédrale de Santa Cruz in Pifarré, 1989) et jusqu'en octobre 1892 dans

la zone de Loreto, au Beni (Balzan, 1894). Elle touchera aussi le département limitrophe de Tarija, situé plus au sud de la province Cordillera, où « la sécheresse est alarmante jusque dans les campagnes », mais elle y cessera à la fin de novembre (*La Estrella del Oriente*, 26 novembre et 24 décembre 1892).

On doit ajouter, à ces conditions on ne peut plus défavorables, la précaire liaison terrestre existant entre Santa Cruz et Puerto Suárez lors du voyage de Balzan, et qui explique bien des difficultés physiques rencontrées par celui-ci à la fin de son périple. Ainsi, le trafic commercial était-il déjà très difficile entre Santa Cruz et Corumbá en septembre 1892 avant d'être bloqué en octobre et novembre (*La Estrella del Oriente*, 3 septembre et 2 novembre 1892). Néanmoins, Balzan força le passage au prix de mille difficultés qu'il conte dans son journal.

LE CLIMAT ET LA MALADIE, CAUSES DU DÉCÈS SUBIT DE BALZAN ?

La zone parcourue en orient par Balzan était dangereuse. Ainsi lit-on dans *La Revista Colonial* du 20 septembre 1894 : « Le Français Éric Jeanssens qui devait se charger des travaux du chemin Riberalta à Villa Bella est toujours porté disparu dans les forêts de Concepción⁵⁵¹ depuis plus d'un mois, malgré les recherches qui ont été faites. » La traversée des secteurs occupés par les Sirionos était un défi que Balzan a accepté peut-être légèrement si l'on prend en compte les récits d'antan.

Un autre écueil, qu'il ne faut pas occulter car il fut lourd de conséquences, fut la faiblesse de ses ressources financières et le fait que son second subsidé de la part de la Société géographique italienne ne lui parvint jamais à Trinidad pour boucler dans de meilleures conditions son voyage jusqu'à Asunción, au Paraguay. Luigi Balzan attendit quatre mois à Trinidad en 1892 et il ne put négocier, lorsqu'elles arrivèrent enfin, ses lettres de change⁵⁵². Il en découla privations et souffrances pour le voyageur qui put s'en trouver la santé affaiblie, selon sa nécrologie écrite et publiée rapidement après son décès le 26 septembre 1893 par la Société géographique elle-même⁵⁵³ (anonyme, 1893).

Cette hypothèse fut acceptée par Fraccaroli (1931 : XVIII) et nous-même à partir de déductions faites uniquement en Bolivie (Gioda et Forenza, 2003), soit un décès causé par une reprise d'une fièvre contractée en Amazonie bien que Balzan (peut-être par orgueil) ne fasse guère allusion dans ses récits à des maladies graves qui l'auraient affecté durant son long périple. Luigi Balzan avait sans doute contracté un paludisme à *Plasmodium falciparum* ou *virax* durant son voyage en Bolivie ou en Amérique du Sud, mais il avait acquis une faible immunité.

En faisant lire les deux pages de sa nécrologie (anonyme, 1893) à un collègue entomologiste médical, Didier Fontenille, afin d'expliquer sa mort foudroyante à Padoue le 26 septembre 1893, à l'âge de vingt-huit ans, la

nouvelle hypothèse suivante peut être avancée : Luigi Balzan aurait attrapé à son retour, quelques jours seulement avant son décès, cette maladie dans les basses plaines du Pô et de l'Adige où elle était alors endémique. Une mort foudroyante correspond bien avec une maladie contractée récemment, or le paludisme à *falciparium* est mortel dans de nombreux cas. Les médecins italiens le connaissaient bien et le redoutaient, dès cette époque de la fin du XIX^e siècle dans la région natale de Balzan, et septembre était un mois de forte prévalence de la maladie dans le Polesine.

Ce qui fait pencher encore plus Didier Fontenille vers une cause locale de cette maladie fatale, c'est que Luigi Balzan se préparait alors à repartir en Amérique, après un séjour de quelques mois en Italie dont le point d'orgue fut la conférence du 23 mai 1893 à Rome devant le public de la Société géographique italienne (anonyme, 1893). Puis Balzan donna des conférences à Padoue et à Badia Polesine ; or, s'il était malade bien auparavant, il aurait dû penser à rester en Italie pour se soigner plutôt que de rédiger vite, après son retour en Italie, la fin de son voyage, disserter en public et *a fortiori* préparer un nouveau départ pour le Paraguay. Et tout cela en cinq mois seulement ? Non, un homme malade n'aurait pas eu cette énergie.

Est-ce dire que le voyage de Balzan en Bolivie orientale fut un lit de délices ? Que nenni, car il suffit de connaître l'odyssée de la construction des 400 km du « chemin de fer du diable » ou le Madeira-Mamoré entre 1907 et 1912, après des premières tentatives dès 1872, pour apprécier les difficultés rencontrées et surmontées. La construction de cette ligne en pleine forêt amazonienne pour faciliter la sortie du caoutchouc entre Guajaramirin et Porto Velho, sur la rive brésilienne, n'eut qu'un pendant, en terme de tragédie : celui du chemin de fer Congo-Océan, dénoncé par André Gide dans son *Voyage au Congo* publié en 1927.

Reste que mourir dans la basse plaine du Pô d'un paludisme à *falciparium* contracté localement ferait presque sourire quand on sait les dangers du grand voyage de Balzan. Ainsi, peu d'années après la mort de Balzan, deux jeunes Boliviens, explorateurs et membres de la Société géographique de La Paz, décédèrent, à moins d'un an d'intervalle, dans l'enfer vert : Pedro Kramer à Manaus, le 20 décembre 1899, José Zarco à Puerto Acre, le 1^{er} novembre 1900. Leur épitaphe est significative : « La Nature qui les avait réunis au sein d'une même famille, celle de ses amoureux, les a faits aussi frères, ô ironie du destin, en coupant le fil de leurs vies dans les terres inhospitalières du Nord-Ouest... » (Palma y V., 1901.)

D'Orbigny, dès qu'il pénètre dans la plaine de Santa Cruz, la porte de l'orient bolivien, note dans son journal de voyage en novembre 1830 : « En y entrant [en venant de la région andine]... mon admiration dura peu, atténuée qu'elle fut par les piqûres de mareguis [simulies] et des myriades de moustiques⁵⁵⁴ qui, toute la soirée, ne me laissèrent pas un instant de repos. » (1839-43, t. 2 : 519.)

Cet autre passage, extrait du voyage de d'Orbigny, donne une idée des difficultés rencontrées par Balzan qui, courageusement, les accepta :

« ... Entre Santa Cruz de la Sierra et San Javier, juin 1831. J'avais éprouvé des difficultés sans nombre à parcourir les montagnes... mais jamais je n'aurais cru en rencontrer de telles au sein des plaines... À chaque pas, nouvel obstacle, car il faut se coucher sur son cheval pour passer sous les branches croisées et sauter par-dessus des troncs d'arbres ; le tout sans compter les fondrières et les marais. Pendant six mois, les communications sont complètement interrompues, par suite de l'inondation, tandis que, en la saison sèche, il y a trois journées de marche sans herbe pour les montures et à peu près autant sans eau pour les voyageurs. » (D'Orbigny, 1839-1943, t. 2 : 582-83.)

Il surenchérit un peu plus tard, toujours dans la grande plaine de Santa Cruz au sujet d'une localité que Luigi Balzan traversa, entouré de nuages de moustiques, le 10 janvier 1893 :

« San José de Chiquitos, septembre 1831. Dans ces régions, les premiers mois de printemps, avant la saison des pluies, sont les plus difficiles à supporter. Une chaleur sèche, sans vent, vous fait respirer sans cesse un air enflammé, que ne tempère même pas la fraîcheur des nuits des autres saisons. » (D'Orbigny, 1839-43, t. 2 : 627.)

Nous savons que Balzan en 1892 dut affronter une très grande saison sèche qui perdura jusqu'à fin octobre alors que celle de 1831, correspondant à cet extrait d'Alcide d'Orbigny, fut tout à fait normale dans l'orient bolivien. Néanmoins, l'explorateur survécut à son voyage dans l'enfer vert de l'Amazonie et les pampas desséchées, ne fut guère malade durant son périple, ne se noya pas dans les grands fleuves et les torrents andins... pour être vraisemblablement fauché en septembre 1893 par un paludisme mortel à *falciparium*, contracté quelques jours auparavant, lors de son retour dans son pays natal, la basse plaine de l'Adige où cette maladie était endémique.

Luigi **BALZAN**

Des Andes à l'Amazonie

1891-1893

Présentation et commentaires
Jean-Claude Roux et Alain Gioda



GINKGO éditeur

IRD
ÉDITIONS

© Ginkgo éditeur / IRD
(Institut de recherche pour le développement),
décembre 2006

3, rue Beudant 75017 Paris
ginkgoediteur@noos.fr

213, rue Lafayette 75010 Paris
<http://www.ird.fr>

Achevé d'imprimer en décembre 2006
sur les presses de EMD S.A.S.
53110 Lassay-les-Châteaux
Numéro d'imprimeur : 16750

Dépôt légal : janvier 2007

Imprimé en France

ISBN Ginkgo 978-2-84679-045-1
ISBN IRD 978-2-7099-1619-6

Luigi Balzan, un jeune professeur de sciences naturelles, entreprend, fin 1890, un grand tour de l'Amérique du Sud, qui le mènera par la cordillère des Andes à la forêt vierge amazonienne. Voyageur solitaire et pourvu d'un équipement rudimentaire, le jeune naturaliste italien utilise tous les moyens de transport possibles et c'est en radeau, sur le Beni, qu'il arrive à « la frontière du caoutchouc », véritable Far West aux confins de la Bolivie, du Brésil et du Pérou.

Ce livre est le récit de la fantastique expérience vécue par cet homme à l'insatiable curiosité, un document exceptionnel sur la richesse et la biodiversité de cette forêt vierge saignée à blanc pour la gomme des hévéas.

Au fil des pages de son journal, Luigi Balzan jette un regard sans concession sur cette « frontière du mal » où le sordide se mêle à l'héroïque.

Témoignage rare sur cette brutale poussée de fièvre qui a saisi la forêt et ses communautés : Indiens, créoles, métis, franciscains, mais aussi desperados et autres affairistes...

Les auteurs

Jean-Claude Roux, géographe à l'IRD (Institut de recherche pour le développement) et Alain Gioda (prix Ushuaïa, Great Ice), historien du climat et hydrologue à l'IRD, ont assuré cette première traduction française, annotée et commentée, du journal de Luigi Balzan.

Geneviève Bourdy, Ana Forenza, Clara López Beltrán, Alberto Guaraldo ont apporté leurs précieuses contributions scientifiques à la présente édition.

Coédition Ginkgo / IRD
(Institut de recherche pour le développement)



ISBN 978-2-84679-045-1

Diffusion CDE - Distribution Sédis

718 206 4

Prix : 25 €